

Québec français



Ma Florentine

François Hébert

Number 170, 2013

Mémoires de Gabrielle Roy

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70509ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (2013). Ma Florentine. *Québec français*, (170), 59–59.

Ma Florentine

PAR FRANÇOIS HÉBERT*

ON ÉCRIT POUR ÊTRE AIMÉ, c'est connu. Pour aimer aussi. Est-ce qu'on ne lit pas de la même façon ? Mais on écrit aussi, et surtout peut-être, pour se faire pardonner. Pour s'accuser et se faire pardonner. La faute est souvent diffuse. S'il n'y a pas de faute, pas d'erreur, pas de tort causé à qui que ce soit, il n'y a pas de récit, pas de poème, pas de théâtre, pas d'essai.

J'ai lu *Bonheur d'occasion* quand j'avais seize ans, dans l'édition Pascal de mes parents. Nous vivions à Notre-Dame de Grâce, quartier moins huppé que Westmount, mais plus aisé que Saint-Henri, dans un petit semi-détaché voisin des Benny Farms, au nord de la rue Sherbrooke. À l'exception de ma famille et de celle de feu le comédien Guy Provost, notre rue était anglophone, mais il n'entre pas dans mon propos de développer ce point. Mes parents avaient été formés en philosophie à l'université. Nous fûmes éduqués dans un collège qui avait donné à Québec un Jacques Parizeau et lui donnerait plus tard un Philippe Couillard. Mais aussi le poète Michel Lemaire, le hockeyeur Joël Bouchard, etc.

Nous allions en goguette, rue Bishop. Nous avions nos quartiers au café Prag, où Pol Chantraine jouait de la guitare, chantait Brasens. Belge d'origine, il n'avait qu'une ou deux années de plus que nous, mais il paraissait en avoir bien davantage par sa prestance et son assurance. Il était également poète, du moins nous montra-t-il des feuillets dactylographiés, mais je ne sais pas qu'il ait persévéré dans cette voie. Il nous impressionnait. Il a fini ses jours aux Îles de la Madeleine, après avoir livré bataille contre le cancer et contre les soi-disant amis des bébés phoques.

Mais revenons à notre vie de bohème, qui se résumait à vrai dire à fumer des Gauloises, à orner nos chambres de filets de pêche et à fredonner *Tous les garçons et les filles de mon âge*... Je nous revois au Prag, assis sur une banquette, devant le goulasch du patron, avec nos livres bien en vue sur la table, rarement ouverts, théoriquement à l'index, *L'Être et le Néant*, *L'Homme révolté*, Rimbaud, Prévert... Stylo en l'air et rêvassant, nous regardions de biais, vers les autres tables, les jeunes filles. Il fallait que quelque chose arrive, l'occasion faisant le larron.

Mon copain de collège, appelons-le Guy, courtisa l'une d'elles, dont il se séparerait presque aussitôt, mais qui eut le temps de lui faire un enfant, qu'il abandonnerait, puis il quitterait le pays et je perdis sa trace. Nous avions seize ans. Les choses vont vite à cet âge-là.

Louise, appelons-la ainsi, montait régulièrement de Saint-Henri pour venir au Prag avec une amie. Un bon soir, comme on dirait dans un conte ou un roman, son amie dut se résoudre à rentrer seule. Je raccompagnai Louise chez elle. C'était loin pour moi, mais que ne ferait-on pas pour un baiser ?

Un deuxième acte eut pour décor le mont Royal, par une belle journée ensoleillée, quelque part dans un endroit discret. Je suis étendu à côté d'elle, presque sur elle, avec une main sur son sein. La première fois que l'on pose sa main sur un sein de femme est unique. Ça promet, ça fait peur. Mais elle ne voulait pas aller plus loin.

Un jour, j'obtins de disposer de l'appartement de Guy et je persuadai Louise de m'y retrouver tel soir, à telle heure, pour le

troisième acte. Or je paniquai et ne me présentai pas au rendez-vous. Par faiblesse ou sagesse, je l'ignore. Le troisième acte n'eut donc pas lieu.

Au quatrième acte, elle sonne à la porte de chez nous, en larmes de douleur et de colère. Ce n'était pas prévu dans ma tragédie, qui est le genre par excellence de l'adolescence. Elle s'était présentée à l'appartement la veille, m'avait attendu en vain. Je l'imagine encore là, sur le pas de la porte, m'attendant, se rongant les ongles, son cœur battant la chamade, loin dans le passé.

Qu'est-ce qui se passe ? me demanda mon père. Oh, rien, une amie qui passait dans le quartier... J'obtins les clés de l'auto pour aller la reconduire chez elle. La pauvre était dans tous ses états. Moi aussi, et je roulais assez vite. À un moment donné, elle ouvrit la portière et tenta ou fit mine de se jeter dans la rue. Je la retins, freinai. Elle se calma. J'enjolive un peu. Puis nous fûmes à Saint-Henri. Et ce fut tout, je ne la revis jamais.

Ce n'est pas de gaieté de cœur que je me remémore ces scènes, je n'y ai pas le beau rôle. Je me souviens d'être entré chez elle une fois, dans un logis qui m'avait paru médiocre, d'avoir entrevu son père en bras de chemise, chauve peut-être, avec le temps j'invente un peu, et sa mère, peut-être avec un linge à vaisselle dans les mains, voûtée sans doute. Pas la misère, mais des petites gens, besogneuses, assurément ordinaires, pensais-je avec suffisance. Pour qui me prenais-je donc ?

Avouons-le : j'étais précisément l'ambitieux, le hautain, l'arri-viste Jean Lévesque de Gabrielle Roy, celui qui séduit la frêle et naïve Florentine Lacasse dans *Bonheur d'occasion*. Bien entendu, je n'ai jamais pris ce Lévesque pour un modèle, pas consciemment du moins. Il y a eu coïncidence. S'il y a eu relation de cause à effet, ce serait plutôt dans l'autre sens, et bien que cela paraisse absurde, ce serait Gabrielle Roy qui m'aurait pris pour modèle. Certainement pas comme un modèle positif, entendons-nous. À vrai dire, un romancier ne juge pas ses personnages, il se place entre eux, avec eux, parfois un peu plus haut, parfois n'allant pas à leurs chevilles. J'étais en quelque sorte un personnage de ma vie. Rien qu'un. Il me faudrait encore rencontrer autrui. Puis Gabrielle Roy a distribué des rôles à d'autres personnages dans son roman et nos univers se sont séparés, jusqu'à ce que je la retrouve avec *Ces enfants de ma vie*.

Je me souviendrai de ce moment douteux de mon passé, et aussi de ma lecture de *Bonheur d'occasion*, dans mon roman *Le rendez-vous* : j'y fais un enfant à Louise, qui y devient en quelque sorte ma Florentine. De quels livres et de quels souvenirs les personnages de Gabrielle Roy sont-ils l'aboutissement, le subtil métissage, la mémoire coupable et salvatrice à la fois ? Elle-même m'a dit percevoir dans *Le rendez-vous* des échos de l'entomologiste Fabre et de Margaret Atwood dans son *Life before Man*. Nos livres naissent ainsi de nombreux croisements. Et de l'espoir toujours recommencé que l'enchantement domine la détresse. Et le pardon, la honte. *

* Professeur retraité de l'Université de Montréal.
Derniers ouvrages parus : *Poèmes de cirque et circonstances* (2009) ;
Le fond noir du poème (2007).